

IT WAS TOMORROW, OR HUMANKIND, FROM ONE FRONTIER TO THE OTHER

JACQUES ARNOULD, CNES, FRANCE

ABSTRACT

During the Jewish celebration of Passover, the youngest of the assembly has to request: "When these events did take place?" The oldest one answers: "It was tomorrow." A manner of affirming the singularity of the human being which, to survive and grow, must unceasingly cross new passages, without disavowing its past. But is a future still possible, when reality was désacralisée, when the threats are increasingly precise, when also we think of being able to create a new humanity? We should not hesitate to pose the thresholds of sacred where our ignorance starts, in order to reserve a space of freedom to us. Without it, our humanity would be likely to disappear, without a future.

C'ÉTAIT DEMAIN OU L'HUMANITÉ, D'UNE FRONTIÈRE À L'AUTRE

Au cours de la célébration juive de la Pâque, le plus jeune demande: «Quand ces événements ont-ils eu lieu?» L'ancien répond: «C'était demain.» Une manière de dire la singularité de l'être humain qui, pour survivre et pour croître, doit sans cesse franchir de nouveaux passages, sans renier son passé. Mais un avenir est-il encore possible, à l'heure où la réalité a été désacralisée, où les menaces se sont de plus en plus précises, à l'heure aussi où nous pensons pouvoir créer une nouvelle humanité? Nous ne devons pas hésiter à poser les seuils du sacré là où commence notre ignorance, afin de nous réserver un espace de liberté. Sans lui, notre humanité risquerait de disparaître, sans lendemain.

1. PESSA'H OU LE PASSAGE MEURTRIER

Nuit de *Pessa'h*. Aucune porte ne lui résista, aucune cache ne lui échappa. Aucune supplication ne le toucha, aucun remord ne l'atteignit. Il sillonna la ville et la campagne sans omettre la moindre ruelle, le moindre quartier, le moindre enclos. Tel le vautour attiré de loin par l'odeur d'un cadavre, il sentait celle des premiers-nés, des humains comme du bétail. Plus rien alors ne pouvait l'empêcher de s'en approcher et de les frapper à mort. Des petits de la colombe, encore aveugles dans leur nid, à ceux des buffles d'eau déjà pleins de vigueur, du futur roi né dans un berceau d'or

à l'enfant du mendiant, langé de chiffons, aucun ne survécut à cette nuit de terreur, aucun ne vit l'astre du matin se lever sur le grand fleuve. Personne ne put arrêter le bras de l'Exterminateur. Nuit de *Pessa'h*, nuit de mort au pays des pharaons.

«Tous les premiers-nés doivent mourir», lui avait enjoint son Maître, «tous, sauf...» La restriction avait été aussi claire que l'ordre: il ne pouvait forcer les portes dont le linteau et les deux montants étaient aspergés de sang; il devait épargner les jeunes vivants qui s'y trouvaient. Ces seuils lui étaient interdits, frontières infranchissables, clôtures inviolables, tout comme le serait un jour celui du Saint des Saints, dans le Temple de Jérusalem. Sacrée. La vie de ces nouveaux-nés, protégée par le sang d'un agneau sacrifié et partagé entre les membres d'une même famille, d'une même maisonnée, cette vie donc était déclarée sacrée. L'Exterminateur restait à l'extérieur, tel un profane devant l'enceinte sacrée à laquelle seuls le sacrifié, le sacré, le divin ont accès.

2. UNE DÉSACRALISATION ACCÉLÉRÉE

Sacer: ce qui est mis à part et séparé, ce qui est investi d'une valeur intangible, d'un caractère inviolable, d'une pureté inaltérable. Ainsi en est-il de l'espace du temple, mais aussi de celui ou de celle qui est mis à part pour servir la divinité. Rendu différent, il ne peut plus être touché sans être souillé, ni sans souiller. La jeune accouchée, parce qu'elle a approché du mystère même de la vie et donc du divin, se trouve momentanément sacrée, consacrée: elle ne peut plus toucher aux choses ni aux êtres, demeurés profanes, sous peine de les souiller. Elle doit donc être purifiée, à l'instar d'un vase qui aura servi à quelque rite religieux.

Le ciel, parce qu'il paraît si immuable aux yeux et à l'aune des hommes, la vie, parce qu'elle est si fragile et si précieuse, n'ont guère tardé à recevoir un caractère sacré. L'un et l'autre ne suscitent-ils pas, dans l'esprit et le cœur humains, l'horreur et l'amour, le *tremendum* (le terrible) et le *fascinans* (le captivant), l'extase béatifique et l'expérience démoniaque? Pénétrer les secrets du ciel ou ceux de la vie a longtemps paru impossible, interdit, sinon par les chemins de l'imaginaire et les outils de l'imagination. Inaccessibles, le ciel et la vie sont ainsi demeurés loin de la compréhension, de l'agir et de la responsabilité de l'humanité jusqu'au moment où les vaisseaux de la recherche scientifique ont commencé à cingler sur ces mers restées si longtemps inconnues. Après les avoir déclarés sacrés, les humains en ont fait des objets d'exploration et de conquête, de possession et d'usage.

3. SOLITUDE CÉLESTE

Le ciel, jusqu'alors nommé cosmos tant son ordonnancement et sa beauté paraissaient étroitement liés, le ciel fut le premier à être profané.

Lorsqu'en décembre 1609, Galilée décida de tourner vers les astres la lunette qu'il venait de fabriquer, il ne mit pas longtemps à affirmer que les taches observées à la surface supposée inviolée du Soleil constituaient les preuves que la voûte céleste était, comme notre Terre, soumise aux

altérations. Sacrilège. Les esprits, souvent religieux, s'échauffèrent. Mais Galilée s'entêta, vite rejoint par Kepler qui, au *Messenger céleste* de l'astronome de Padoue, répondit, sous prétexte d'une *Conversation*: «On ne manquera certainement pas de pionniers lorsque nous aurons appris l'art de voler. Qui aurait cru que la navigation dans le vaste océan est moins dangereuse et plus calme que dans les golfes étroits, effrayants, de l'Adriatique, de la Baltique ou des détroits de Bretagne? Créons des vaisseaux et des voiles adaptés à l'éther céleste, et il y aura des gens à foison pour braver les espaces vides. En attendant, nous préparerons pour les hardis voyageurs du ciel des cartes des corps célestes, je le ferai pour la Lune et vous Galilée, pour Jupiter¹.» Des siècles ont passé avant que le songe, le rêve de Kepler ne s'accomplisse: il y a quarante ans, le 21 juillet 1969, Neil Armstrong foulait le sol de la Lune. Quelques mois auparavant, ses confrères astronautes avaient rapporté de leur périple autour de l'astre sélène les premières images d'une Terre réduite à l'état de l'orange bleue imaginée par le poète Eluard.

Epoustouflant bouleversement, imprévisible revirement de situation. Pendant des millénaires, les humains avaient vécu comme dans une clairière au milieu d'un immense et impénétrable bosquet sacré; leur seule consolation, ils l'avaient trouvée dans une incroyable prétention: celle d'occuper le centre du cosmos. Dans un effort presque surhumain, ils ont transgressé leurs interdits, surpassé leurs craintes, décidé d'écrire leur destin dans les étoiles plutôt que de laisser ces dernières le leur dicter. Et ils sont parvenus jusque sur la Lune. Plus rien de sacré ne les entoure désormais: la clairière a pris la taille de leur intelligence et de leurs moyens techniques, de leur imagination et de leurs folies. Plus de limites; plus rien qu'un horizon et l'expérience soudaine, l'épreuve imprévisible d'une insondable solitude. Une expérience que le jésuite Pierre Teilhard de Chardin avait vécue dans les tranchées de la Première Guerre mondiale et décrite dans les termes suivants: «Et moi, j'ai eu peur, et le vertige s'est emparé de moi-même, quand, mesurant les limites étroites où s'enfermait le globe radieux, j'ai pris soudain conscience de l'isolement irrémédiable où se trouve perdue la gloire de l'humanité. [...] J'ai senti sur moi le poids d'un isolement terminal et définitif, la détresse de ceux qui ont fait le tour de leur prison sans lui trouver d'issue. L'homme a l'homme pour compagnon. L'Humanité est *seule*. [...] J'ai vu les *bords* de l'Humanité; - j'ai aperçu le noir et le vide autour de la Terre²...»

De l'enfermement planétaire à la solitude céleste: notre humanité a-t-elle gagné au change? N'était-elle pas plus heureuse au temps où elle s'imaginait au centre de l'univers, sous les feux circulaires du Soleil et le regard d'une divinité tour à tour bienveillante et scrutatrice? N'a-t-elle pas changé une peur par une autre, celle d'une présence cosmique trop écrasante par celle d'une absence tout aussi éprouvante? Quel avenir se cache au-delà de la lucarne ouverte dans le fracas des fusées Saturne? Frédéric Nietzsche avait déjà ressenti les premiers frissons de cette crainte, lorsqu'il écrivait dans le *Gai Savoir*: «Comment avons-nous pu vider la mer? Qui nous a donné l'éponge, pour effacer l'horizon tout entier? Qu'avons-nous fait, à désenchaîner cette terre de

¹ Cité dans Arthur Koestler, *Les Somnambules. Essai sur l'histoire des conceptions de l'Univers*, Paris, Calmann-Lévy, 1960, p. 356.

² Pierre Teilhard de Chardin, « La Grande Monade » (1918), Œuvres, tome 12, Paris, Seuil, 1965, p. 268 et 269-270.

son soleil? Vers où roule-t-elle à présent? Vers quoi nous porte son mouvement? Loin de tous les soleils? Ne sommes-nous pas précipités dans une chute continue? Et cela en arrière, de côté, en avant, vers tous les côtés? Est-il encore un haut et un bas? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini? Ne sentons-nous pas le souffle du vide? Ne fait-il pas plus froid? Ne fait-il pas nuit sans cesse, et de plus en plus nuit? Ne faut-il pas allumer les lanternes dès le matin?»

4. LE NOMBRIL D'ADAM

Revenons sur Terre et à celui auquel la tradition biblique a donné pour nom Adam, autrement dit le tiré-de-la-terre, l'extrait-de-l'humus ou encore, pour le dire plus péjorativement mais non moins exactement, le «cul terreux». À côté de son péché, un autre de ses attributs a suscité bien des débats et des controverses: son nombril. Adam possédait-il un nombril? La futilité de cette question n'est qu'apparente, comme l'a remarqué un théologien du XXe siècle: «La plaisanterie prétendue [à propos du nombril d'Adam] est donc fort significative. Elle revient à demander si l'homme fait corps avec la nature ou s'il y est simplement juxtaposé, et si son insertion dans la nature générale implique la durée, si elle a un caractère d'histoire, l'humanité s'offrant au sommet de la vie non comme une fleur piquée dans un bouquet, mais comme la fleur qui naît en son temps sur une planète vivante³.» Derrière la question du nombril d'Adam se cache tout bonnement celle de l'être de l'homme: est-il seulement surnaturel ou bien une part de lui-même plonge-t-elle dans la nature, pendant qu'une autre la transcende?

Presque autant que le sexe des anges, le nombril de notre premier parent a embarrassé les peintres et passionné les théologiens. Les premiers ont usé des artifices offerts par les jeux de feuillages et de tissus pour dissimuler les corps du délit; les seconds se sont joyeusement empoignés, inventant au passage des termes qui servent seulement à cacher leur ignorance... ou le caractère frivole de la question. Pré-, mi- ou post-ombilicisme: comment garder le sérieux, lorsqu'il s'agit d'imaginer un Adam ou une Ève au «Ventre sans tache, gros de toutes les grossesses, bouclier de vélin tendu, non, un monceau blanc de blé qui demeure auroral, nacré, maintenant et à jamais dans tous les siècles des siècles⁴»?

Pour prétendre résoudre l'énigme du nombril d'Adam, il ne faut sans doute pas fouiller dans une bibliothèque comme la Bible, dont l'un des auteurs avoue: «Il y a trois choses qui me dépassent et quatre que je ne connais pas: le chemin de l'aigle dans les cieux, le chemin du serpent sur le

3 Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, §125, Paris, 10/18, 1973, p.209.

4 Antonin Gilbert Sertillanges, *L'idée de création et ses retentissements en philosophie*, Paris, Aubier, 1945, p.152.

5 James Joyce, *Ulysse*, Paris, Gallimard, 1948, p.40. Ou, plus récemment, Michel de Pracontal: «La voix... Le regard... Le battement de paupières... Le sillage infrarouge... Un corps vivant, pas un cyber... Je coupe son délire. Bref, d'après toi, c'est une meuf de chez meuf? – Sauf un détail. – Le diable se cache dans les détails, dit Carl. – Elle n'a pas de nombril. – Pardon? – Elle avait le ventre nu. À la place du nombril, il n'y avait que de la peau lisse...» (*La femme sans nombril*, Paris, Le cherche midi, 2005, p.81).

rocher, le chemin du vaisseau en haute mer, le chemin de l'homme chez la jeune femme⁶.» Il ne faut pas accorder davantage de confiance, ni de crédit à l'ouvrage de Philip Gosse, publié en 1847 sous le titre d'*Omphalos*, autrement dit *Le nombril* en grec. Il y explique qu'Adam et Ève, nés tous les deux en dehors des voies naturelles (de l'humus pour le premier, d'une côte pour la seconde), possédaient pourtant un nombril: comment Dieu aurait-il pu créer le premier homme et la première femme sans ce détail anatomique, puisqu'ils devaient, selon la Bible et la tradition, être parfaits? Dieu aurait donc simplement créé ce monde «comme si» nos premiers parents avaient un nombril, «comme si» l'univers avait treize milliards d'années alors qu'au compteur de la Bible il n'est âgé que de six mille ans... Pour trancher la question du nombril, mieux vaut encore se tourner vers les biologistes eux-mêmes et vers l'un des plus éminents: Charles Darwin.

Il y a un siècle et demi, plus précisément le 24 novembre 1859, l'éminent naturaliste anglais publiait sa première et principale grande œuvre: *L'origine des espèces* (*On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*). Dans ce livre, il n'était question ni de l'origine des espèces (mais à strictement parler de leur transformation), ni déjà de celle de l'être humain. Par la suite, il n'a guère plus été question de commencement («Le mystère du commencement de toutes choses est insoluble pour nous; c'est pourquoi je dois me contenter de rester agnostique⁷»); en revanche, Darwin n'a pas hésité à aborder la délicate question de l'espèce humaine. Il était convaincu que nous descendions d'un être qui, s'il vivait encore aujourd'hui, serait classé parmi les grands singes: «l'homme descend d'un mammifère velu, pourvu d'une queue et d'oreilles pointues, qui probablement vivait sur les arbres, et habitait l'ancien monde. Un naturaliste qui aurait examiné la conformation de cet être l'aurait classé parmi les Quadrumanes⁸.» Un être, précisait-il, qui a probablement vécu sur le continent africain, plutôt que partout ailleurs. Jamais pourtant, il n'a affirmé que notre ancêtre soit un singe actuel, un gorille par exemple: les modèles généalogiques qu'il a construits récusaient une telle vision et avançaient plutôt l'existence d'un ancêtre commun à partir duquel se sont produits des processus de divergence. Mais Darwin ne s'arrête pas aux singes: «Si nous prenons le parti de laisser aller notre hypothèse jusqu'au bout, alors les animaux, nos frères et compagnons au point de vue de la maladie, la mort, la souffrance et la famine, nos esclaves dans nos plus grands labeurs, les compagnons de nos amusements, peuvent participer [à] notre origine en un ancêtre commun. Nous serions ainsi tous fondus ensemble⁹.»

Un ancêtre commun! Voilà la réponse de Darwin, de ses collègues et de ses successeurs biologistes, à la question du nombril d'Adam. Non seulement celui-ci n'en était pas dépourvu, mais la matrice à laquelle il était ainsi relié était celle d'un quadrumane: son cordon ombilical traversait bel et bien la frontière, le seuil jusqu'alors déclaré sacré qui sépare l'humanité de l'animalité.

6 Livre des Proverbes 30, 18-19.

7 Charles Darwin, *Autobiographie*, Paris, Belin, coll. Un savant, une époque, 1985, p. 76.

8 Charles Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, Paris, C. Reinwald et Cie, 1891, p.666.

9 Cité d'après Francis Darwin, *La vie et la correspondance de Charles Darwin*, Paris, C. Reinwald, 1888, tome premier, p. 477.

Comme du temps de Galilée, sans recourir fort heureusement aux bûchers ni à l'Inquisition, les esprits s'échauffèrent et les condamnations fusèrent. Tandis que les uns s'accrochaient et s'accrochent encore à une lecture littérale des textes sacrés, jusqu'à écarter toute possibilité d'interprétation, pour défendre l'origine divine de l'homme, la morale et finalement Dieu lui-même¹⁰, les autres trouvaient dans les découvertes de la biologie moderne du grain à moudre pour les revendications matérialistes et athées¹¹. Tandis que les uns se mirent à pratiquer la stratégie du Dieu bouche-trous (le recours à l'intervention divine permet de combler les fossés d'ignorance laissés ouverts par les progrès des sciences), les autres s'efforcèrent de reprendre le flambeau des maîtres du soupçon pour achever l'œuvre des fossoyeurs de Dieu. Il est hors de mon propos de montrer comment les uns et les autres se sont engagés dans des voies sans issue pour avoir trop souvent succombé à la tentation du dogmatisme; lui appartient, en revanche, de m'arrêter à cette dernière tentation...

5. UNE BRÈVE HISTOIRE DE LAMPADAIRE

Il est inutile de chercher à préciser le contenu du dogmatisme avant d'avoir défini ce qu'est un dogme. Du grec *δόγμα* (*dogma*) qui signifie opinion, ce terme désigne toute affirmation considérée comme fondamentale, incontestable et intangible par une autorité politique, scientifique, philosophique ou religieuse. Ne feignons pas de l'ignorer: ce mot véhicule parfois une connotation péjorative: il laisse sous-entendre que les gens qui le soutiennent le font souvent par conformisme et sans critique; mais, dans ce cas, n'y a-t-il pas une ambiguïté, une confusion entre dogme et dogmatisme? Il convient ici d'y échapper.

Du dogme, le *Catéchisme de l'Eglise catholique* donne la définition suivante: «Il existe un lien organique entre notre vie spirituelle et les dogmes. Les dogmes sont des lumières sur le chemin de notre foi, ils l'éclairent et le rendent sûr. Inversement, si notre vie est droite, notre intelligence et notre cœur seront ouverts pour accueillir la lumière des dogmes de la foi¹².» De cette approche «organique», gardons les deux images de la lumière et du chemin auxquelles Karl Rahner, l'un des principaux théologiens catholiques du XXe siècle, se réfèrait lui aussi lorsqu'il lui était demandé de définir ce qu'est un dogme. Il répondait en substance: «Le dogme est un lampadaire dans la nuit. Aux uns, il sert à explorer la zone de pénombre et d'obscurité, à s'y aventurer sans craindre de s'y perdre; aux autres, comme à l'ivrogne, il sert de soutien pour s'y accrocher et ne pas tomber!» Il ne suffit donc pas de recourir aux dogmes comme à «des lumières sur le chemin de notre foi» (qu'elle soit religieuse, philosophique ou, d'une manière certes différente, scientifique); en-

10 Voir Jacques Arnould, *Dieu versus Darwin. Les créationnistes vont-ils triompher de la science?*, Paris, Albin Michel, 2009 (2007) et les références bibliographiques qui y sont données.

11 Voir Jacques Arnould, *Dieu versus Darwin. Les créationnistes vont-ils triompher de la science?*, Paris, Albin Michel, 2009 (2007) et les références bibliographiques qui y sont données.

12 *Catéchisme de l'Eglise catholique*, Paris, Mame, 1992, n°89.

core convient-il de ne pas y rester agrippé, par peur du chemin, du mouvement, de la transformation. Un dogme n'est certes pas fait *a priori* pour bousculer; pour autant, il doit accompagner celui qui se trouve bousculé dans son existence, ses connaissances, ses certitudes, l'aider à retrouver l'équilibre que seule la marche, seul le cheminement peuvent offrir. Le dogmatisme constitue un détournement, une perversion de l'usage du dogme.

À celui qui s'interroge sur l'opportunité d'introduire la notion de dogme pour réfléchir à celle d'humanité, je n'aurais guère de difficultés à répondre après l'évocation des deux révolutions habituellement qualifiées de copernicienne et de darwinienne: Galilée, Kepler, Darwin et tous ces révolutionnaires que furent et que sont encore les scientifiques modernes n'ont pas cessé depuis quatre siècles de bousculer les certitudes que l'humanité s'était construite à propos d'elle-même. Géocentrisme et anthropocentrisme, isolement biologique et origine surnaturelle: tous ces échafaudages, toutes ces assurances ont été progressivement ou brutalement pulvérisés. Au regard des sciences, les descendants d'Adam et d'Ève ne sont que les singes nus et solitaires d'une banlieue de l'univers. Qui provoquera la fin de la pièce, l'humanité elle-même ou les forces naturelles? Qui éteindra l'ultime lampadaire?

Les théologiens, une corporation à laquelle je prétends modestement appartenir, ont déjà été mis en garde, voire en accusation, par Diderot. Dans ses *Additions aux pensées philosophiques*, publiées en 1762, il raconte cette plaisante histoire: «Egaré dans une forêt immense pendant la nuit, je n'ai qu'une petite lumière pour me conduire. Survient un inconnu qui me dit: *Mon ami, souffle ta bougie pour mieux trouver ton chemin*. Cet inconnu est un théologien.» Injuste, Diderot l'est sans doute, mais son propos caustique n'en est pas moins une invitation pressante faite à la théologie et aux théologiens: n'éteignez pas les lumières offertes à l'homme par sa raison, son savoir, son expérience, son génie, sa culture! Que la lumière dont vous voulez être les porteurs, celle de la dimension dogmatique de votre foi, personnelle et collective, n'écrase, n'évacue jamais ces multiples lumières dont certaines peuvent trouver leur source dans les fondements mêmes du vivant. L'humanité d'hier y a déjà eu recours, comme André Malraux, dans son inlassable quête de l'humain, de sa condition et de ses espoirs, l'a si bien décrit: «Mais il est beau que l'animal qui sait qu'il doit mourir, arrache à l'ironie des nébuleuses le chant des constellations, et qu'il le lance au hasard des siècles, auxquels il imposera des paroles inconnues. Dans le soir où dessine encore Rembrandt, toutes les Ombres illustres, et celle des dessinateurs des cavernes, suivent du regard la main hésitante qui prépare leur nouvelle survie ou leur nouveau sommeil... Et cette main, dont les millénaires accompagnent le tremblement dans le crépuscule, tremble d'une des formes secrètes, et les plus hautes, de la force et de l'honneur d'être homme¹³.» L'humanité d'aujourd'hui, tout comme celle de demain ne survivront pas si elles n'agissent pas de même. Car la nuit qui les entoure n'est pas moins épaisse que celle du temps des cavernes.

13 André Malraux, *Les Voix du Silence*, Paris, NRF (La Galerie de la Pléiade), 1951, p.639-640.

6. C'ÉTAIT DEMAIN

Nuit de *Pessa'h*. Nuit de Pâques, célébrée depuis des siècles, des millénaires par les enfants des enfants préservés, par les Hébreux puis par les Juifs, avant que les Chrétiens ne s'y associent pour fêter le mystère d'une résurrection, d'une victoire confessée plus grande encore sur l'Exterminateur, sur la mort. Une nuit, au cours de laquelle les croyants se racontent les exploits de leur Dieu qui envoya la mort sur leurs bourreaux, le vent sur la Mer rouge et les cailles dans le désert; leur Dieu qui les poussa sur ces vastes étendues arides, presque dénuées de vie, lieux mal-aimés des humains et habités par les démons. Une nuit au milieu de laquelle le benjamin de l'assemblée se tourne vers l'aïeul pour l'interroger, en des termes polis par le rite: «Ces événements que tu viens de nous raconter, ces merveilles de Dieu en faveur de son peuple, quand ont-ils eu lieu?» Et le vieil homme de répondre par une formule répétée par tous ceux qui confessent le même Dieu, qui revendiquent le même héritage, une formule intraduisible autrement que par une gerbe de circonvolutions verbales: «En ce jour-là», «En vue de cela», «C'était demain.»

C'était demain. À tous qui se sont interrogés ou s'interrogeront sur ces événements, sur leurs circonstances et leurs significations, sur la mort d'innocents et leur profanation, sur la survie d'autres et leur sacralisation, n'est donnée qu'une seule et unique réponse: C'était demain. Le récit des prouesses du Dieu des Hébreux, de la folle poursuite à travers la mer Rouge, puis d'un nouveau massacre, celui occasionné par le veau d'or, ce récit devient la mémoire de l'avenir, dès lors qu'il est frappé de ces mots, sortis de la bouche de l'aïeul: C'était demain.

Mémoire. Parce que les actes racontés cette nuit-là appartiennent effectivement au passé, un passé révolu auquel il ne faut ni revenir, ni rêver. Lorsque, dans le désert, les fuyards se sont plaints de leurs dures conditions d'existence et ont trouvé qu'il aurait mieux valu pour eux subir l'esclavage le ventre plein que vivre libre et affamé, Moïse leur interdit de regarder en arrière et leur parla de la Terre qui leur était promise, où ruisselait le lait et le miel; une Terre qui se trouvait devant eux.

Mémoire. Parce que ce récit exige de la part de ceux qui le racontent et de ceux qui l'entendent un effort de fidélité. De génération en génération, d'âge en âge, le peuple de l'alliance pascale doit poser les gestes, prononcer les paroles qui réactualisent l'agir de Dieu pour ses fidèles, qui les rendent capables de reconnaître et d'accueillir l'agir divin dans leur existence présente. Il faut oublier la plainte ou le soulagement de Qohélet: «il n'y a rien de nouveau sous le soleil¹⁴» et croire au contraire que Dieu ne cesse pas de créer du nouveau sur cette terre. Les théologiens chrétiens, dans cet esprit, ont évité de cantonner leur Dieu au rôle de grand Architecte, d'Horloger de génie ou d'Étincelle initiale, en élaborant le concept de *creatio continua*, d'acte créateur continué, répété, soutenu depuis le commencement du monde.

Avenir. Car les paroles échangées au cours de la fête de *Pessa'h* constituent une ouverture sur le futur, une prophétie, une espérance. Les croyants le confessent: quand bien même leur propre

14 Livre de l'Ecclésiaste 1, 9.

fidélité serait chancelante, celle de Dieu à leur égard, à l'égard du peuple qu'il a choisi et sauvé de l'esclavage, à l'égard de l'œuvre qu'il a créée, reste inébranlable. S'il le fallait, il réitérerait ses exploits et ses miracles, pour sauver ses élus d'une autre servitude, avant de se manifester, aux temps derniers, aux temps ultimes, dans une nouvelle (mais encore mystérieuse) création.

7. MAIS DEMAIN SERA-T-IL?

C'était demain... Mais demain sera-t-il? entendons-nous répéter autour de nous ou par nous-mêmes. Nous pouvons nous effrayer, nous amuser, nous enthousiasmer des propos tenus par Galilée et par Darwin, par leurs héritiers et par leurs contradicteurs. Nous pouvons imaginer l'abîme cosmique, large de quinze milliards, qui nous sépare de l'hypothétique *big bang*, l'inépuisable réservoir d'espace et de temps, d'êtres possibles et d'événements aléatoires. Nous pouvons nous perdre dans les ramifications du buisson de la vie auquel notre rameau humain est accroché, par mégarde ou par une volonté supérieure. Nous pouvons bâtir une histoire de l'avenir, brève ou longue; nous pouvons tracer l'esquisse politique des premières colonies humaines sur la Lune; nous pouvons dresser le portrait de nos descendants, qu'ils soient issus des progrès du génie génétique, du clonage ou de la robotique, d'un retour de l'eugénisme, d'un croisement avec des espèces extra-terrestres. Mais demain sera-t-il?

Dans son dernier ouvrage, intitulé *Introduction à un siècle de menaces*, Jacques Blamont, l'un des pères scientifiques du programme spatial français, propose d'introduire la notion de singularité pour décrire les événements qui nous attendent et il en donne la définition suivante: «Dans le langage des mathématiques le mot *singularité* définit un point d'une fonction où elle présente une discontinuité, où ses dérivées n'existent pas, bref où l'on ne peut rien dire sur son comportement. Appliquée à l'histoire, la notion correspond à la présence d'un horizon derrière lequel l'imagination s'arrête, les modèles perdent leur pertinence et une autre réalité remplace l'ancienne¹⁵.» Il peut ensuite asséner sa conclusion, au terme de son analyse des différents fléaux qui menacent notre planète: «Alors, que faire? Ce livre ne présente aucune vue prospective, si ce n'est l'annonce volontairement floue d'une Singularité à venir dans le courant de l'histoire du XXI^e siècle. Il n'offre pas de recette; il se refuse à imiter les innombrables études qui, après avoir constaté le danger, multiplient les propositions, les recommandations et les solutions, destinées à rester vaines. Car il n'y a rien à faire¹⁶.» *No future*, pas de lendemain. Plus de frontière à franchir, d'horizon à conquérir, ni même à effacer...

Invité par l'auteur à lui répondre, je lui ai écrit ce qui suit: «À vous croire, l'humanité serait parvenue à une singularité essentielle de son histoire, de son propre fait mais aussi, vous l'admettez, par suite de l'enchaînement d'événements dont l'ampleur et la contingence dépassent à la fois

¹⁵ Jacques Blamont, *Introduction au siècle de menaces*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 531.

¹⁶ *Ibid.*, p. 534.

ses connaissances et ses responsabilités. Elle ignore ce qui lui adviendra à l'horizon d'un demi-siècle. À vous croire encore (et pourquoi ne le ferais-je pas?), il n'y aurait rien à faire. Si, par ce *faire*, vous entendez un ensemble de mesures plus rassurantes qu'efficaces, malheureusement non dénuées d'hypocrisie voire de machiavélisme, je suis prêt à partager votre conclusion: il n'y a sans doute rien à faire de cet ordre ou, pour le moins, il est inutile d'espérer trouver dans une telle démarche de véritables et efficaces réponses à tout ce qui menace notre siècle. Par contre, je suis persuadé qu'il est temps, encore et toujours temps, de nous interroger sur *l'être* humain qui, demain, affrontera ces menaces annoncées. J'y vois davantage qu'une option, bien plutôt un devoir; feindre l'ignorer serait, à mes yeux, plus dangereux encore que de prêcher de rien faire.»

Chercher à être, à devenir, plutôt que se cantonner à faire ou à subir: demain n'est pas ainsi garanti, mais du moins notre capacité à l'accueillir (ce qui n'est déjà pas si mal). Reste à gérer l'espace, le temps et les frontières.

8. LE NOMADE ET LE SÉDENTAIRE

Au terme de son livre *Le hasard et la nécessité*, publié en 1970, le biologiste français Jacques Monod écrivait: «L'ancienne alliance est rompue; l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'Univers d'où il a émergé par hasard. Non plus que son destin, son devoir n'est écrit nulle part. À lui de choisir entre le Royaume et les ténèbres¹⁷.»

Étrange royaume que celui qui s'étale sous les pieds ou au-dessus de la tête de l'humanité moderne: elle sait y appartenir jusqu'au moindre de ses atomes et de ses gènes, sans pour autant échapper à cette profonde impression de solitude. Une solitude rendue plus oppressante encore par un constat supplémentaire: celui d'habiter une oasis, spatiale et temporelle, sans le moindre espoir, du moins à courte échéance, de pouvoir un jour la quitter pour en rejoindre une autre. C'est l'une des leçons les plus paradoxales mais aussi les plus claires de l'aventure spatiale dont nous avons fêté le cinquantième anniversaire: nous ne sommes pas encore à la veille et nous ne le serons peut-être jamais de quitter notre berceau terrestre et de réaliser le rêve de Konstantin Tsiolkowsky, ce théoricien russe de l'astronautique qui écrivait: «La Terre est le berceau de l'humanité; mais nul ne peut éternellement rester au berceau.» Aujourd'hui, nous serions sans doute plus enclins à constater une clôture de notre horizon cosmique, au moins dans l'immédiat.

C'est à dessein que j'ai introduit la figure de l'oasis et, implicitement, celles du nomade et du sédentaire. Si la révolution néolithique, à laquelle est associé le processus de sédentarisation, appartient à une période qui s'étend du neuvième au troisième millénaire avant notre ère, les traits techniques, économiques et sociaux qui la caractérisent n'ont pas disparu de l'histoire de l'humanité moderne. Celle-ci est bien la fille des systèmes de hiérarchie qui sont alors mis en place, comme la naissance des premières villes ou encore de l'évolution de l'art qui succède ce que les

¹⁷ Jacques Monod, *Le Hasard et la Nécessité*. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne, Paris, Seuil, 1970, p. 194-195.

spécialistes appellent la civilisation du renne, de l'apparition de l'agriculture, etc. L'une des mutations les importantes se trouve probablement dans la manière d'assurer la survie de l'individu et du groupe: à la fin de la journée, le nomade regarde la nature s'endormir, alors que le sédentaire compte ses réserves. Autrement dit, en pensant au lendemain, le nomade se projette dans l'espace et prépare la prochaine étape de la pérégrination qu'il lui faudra accomplir pour trouver de nouvelles ressources naturelles. Le sédentaire, au contraire, enfermé dans les limites d'un territoire, n'a pas d'autre solution que d'accorder ses pas à ceux du temps qui passe, comme aux dimensions de son royaume, qu'il s'agisse d'un champ ou d'une oasis. Et, pour ce faire, il invente la notion de patrimoine, un bien nécessairement culturel (technique, artistique, intellectuel) qui est transmis de génération en génération pour assurer la survie de sa famille, de son clan, éventuellement de la société à laquelle il appartient. Jamais auparavant aucun autre animal ne semble y avoir songé.

Dans ce processus de sédentarisation, l'agriculture joue un rôle central. Son apparition ne peut pas s'expliquer par le seul effet de pressions environnementales ou démographiques; jusqu'alors, lorsque les groupes humains atteignaient des seuils critiques pour leur survie et sous l'effet de tensions internes croissantes, ils décidaient le plus souvent de se séparer. Cela n'est plus nécessaire grâce aux techniques agricoles et aux structures sociales qu'elles introduisent, favorisent ou imposent. Les historiens nous apprennent toutefois que la sédentarisation n'a pas nécessairement suivi le développement de l'agriculture, mais a pu aussi le précéder: des groupes de chasseurs-cueilleurs se sont sédentarisés, tout en continuant à assurer leur subsistance grâce aux abondantes céréales sauvages de la région. Et, de fait, l'attitude, propre au nomadisme, qui consiste à se projeter dans l'espace n'a jamais totalement et définitivement disparu de l'histoire et de la conduite des sociétés humaines.

Pour assurer sa domination sur le monde et remplir le programme imaginé par Descartes (ce lui de « nous rendre comme des maîtres et des possesseurs de la nature »), l'homme n'a cessé d'explorer et de conquérir de nouveaux mondes, brisant au passage les frontières mythologiques et psychologiques qui protégeaient les dernières *terrae incognitae*, développant les techniques aptes à en exploiter les ressources naturelles. Il est resté un nomade dans l'âme et a longtemps cru pouvoir le rester dans les faits. Mais aujourd'hui, ces derniers le contredisent: nous n'avons plus d'autre oasis à rejoindre, plus de Terre promise à conquérir, plus de jardin d'Eden à retrouver. Nous en sommes réduits, et sans doute pour longtemps, à n'être que des sédentaires. Et, je le répète, des sédentaires solitaires.

Le défi est de taille, de même que les dangers. Bien loin paraît désormais le moment décrit par Jean-Jacques Rousseau: « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. » Le titre de son ouvrage ne doit pas manquer de nous interroger: *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*. Comment penser la clôture de l'horizon de l'humanité, la fin de son nomadisme et les limitations de ses ressources, sans craindre l'accroissement des inégalités entre les groupes et les personnes?

Nous sommes tentés de répondre avec les mots du professeur Blamont: il n'y a rien à faire. Et moi de rétorquer, une fois encore: nous sommes-nous suffisamment posés la question de l'être humain? Ma réponse est évidemment négative.

9. PAS L'UN SANS L'AUTRE

«Qu'est-ce que c'est? », se demandaient nos ancêtres, en découvrant un «autre» que eux-mêmes dans la caverne d'en face ou d'à côté. Il a coulé beaucoup d'eau dans le Verdouble, devant la grotte de l'homme de Tautavel, beaucoup d'eau dans la Sourdoire, là où vivait le Néandertal de La Chapelle-aux-Saints, beaucoup d'eau dans la Vézère, près du site de Cro-Magnon. Désormais, nous nous demandons plutôt si nous sommes seuls dans l'univers, tout en scrutant les étoiles et en écoutant leurs murmures mélodieux.

La question de l'existence d'*alter*, d'autres suit notre humanité comme son ombre. Son histoire, c'est celle d'*alter* devenus, progressivement et le plus souvent laborieusement, d'autres nous-mêmes, des *alter ego*. Du clan à l'ONU et à l'Union européenne, des alliances tribales aux traités de désarmement Ouest-Est, l'espèce humaine est ainsi parvenue à se constituer en un vaste groupe d'*alter ego*, où chacun est déclaré posséder les mêmes droits et les mêmes devoirs. Je n'oublie pas pour autant le massacre des populations indigènes du Nouveau Monde, ni les entreprises esclavagistes, ni les crimes contre l'humanité qui noircissent aujourd'hui encore nos mémoires, nos journaux et nos écrans. Je n'oublie pas non plus que, si nous avons géographiquement fait le tour de la question de l'autre en humanité (les chances de découvrir de nouvelles populations humaines sont désormais extrêmement réduites), nous ne l'avons pas encore fait au plan de la chronologie, du déroulement de chaque existence humaine: quel statut accorder à ces autres humains, lorsqu'ils ne sont pas encore tout à fait des personnes ou lorsqu'ils ne le sont plus vraiment? Aux seuils de la vie, les ombres de l'avortement et de l'euthanasie se font parfois menaçantes; mais c'est là aussi où la question de la valeur de la personne comme de l'espèce humaine se fait la plus pertinente.

«Nu, je suis sorti du sein maternel, nu je retournerai dans le sein de la terre¹⁸», constatait Job, le sage de la Bible assailli par des maux désormais légendaires. Il en vint à maudire le jour de sa naissance: «Périssent le jour qui me vit naître, et la nuit qui annonça: Un garçon vient d'être conçu! [...] Pourquoi s'est-il trouvé deux genoux pour me recevoir et des mamelles pour m'allaiter¹⁹?» Sans passer nécessairement par les mêmes épreuves que Job, nous savons bien nous-mêmes que nul ne peut naître à lui-même, grandir, s'accomplir et finalement être en paix avec lui-même s'il n'accepte de trouver, dans le regard et les gestes des autres, tour à tour l'émerveillement et la crainte, l'amour et le pardon.

¹⁸ Livre de Job 2, 21.

¹⁹ Livre de Job 3, 3 et 12.

10. À L'IMAGE DE...

Il est difficile de comprendre l'anthropologie biblique en ignorant, en écartant cette place essentielle occupée par l'autre dans l'émergence et la survie de l'être humain.

«Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa²⁰.» Il est inutile de s'appesantir sur la fascination que ce passage a exercé et exerce encore non seulement sur les penseurs, mais aussi sur les artistes: n'invite-t-il pas à scruter, à décrire, à représenter l'image offerte par l'humain pour tenter d'y découvrir son mystère et son secret, son origine et son destin, peut-être même les traits d'une réalité transcendante, divine, créatrice? Ainsi, sa portée est autant théologique (*theo-logoi*) qu'anthropologique (*anthropo-logoi*): d'emblée, la Bible parle simultanément de Dieu, de l'homme et du lien qu'il convient d'instaurer entre eux..

Dire que l'homme est l'image de Dieu ne peut pas s'inscrire dans l'idée d'une représentation archétypale, d'un modèle, qui deviendrait un pôle fixe, une idole, mais uniquement dans celle d'une relation, d'un système d'échange entre Dieu et l'homme... à propos de la gestion de la création. Être créé à l'image de Dieu, c'est recevoir une responsabilité, celle d'un lieu-tenant de Dieu au sein de la création. Cette place accordée à la relation apparaît clairement dans la place accordée à la différenciation sexuelle. L'essence de la personne humaine ne se trouve pas dans le masculin ou le féminin mais dans la relation entre le masculin et le féminin, dans la responsabilité qu'elle comporte elle aussi, celle de la procréation.

Le verset du livre de la Genèse peut donc, doit donc se lire au présent. Non pas seulement, «Au commencement, Dieu créa l'homme à son image» mais: «En son principe, Dieu crée l'homme à son image». Autrement dit, Dieu n'a pas seulement créé l'être humain dans des temps anciens, des temps tellement reculés qu'ils seraient définitivement révolus. Il le crée aujourd'hui, dans une relation singulière de totale dépendance et d'autonomie préservée, de nouveauté et de liberté. Et il le crée à son image, parce que le lien qui s'est instauré entre Dieu et ses créatures humaines a pris, au cours de l'histoire, le tour singulier, original, d'une relation religieuse. Ne convient-il pas en effet de se demander si, dans la lente mais structurante émergence de la conscience religieuse et des structures qui l'accompagnent nécessairement, l'homme reçoit et développe à la fois la possibilité de prendre un peu de l'image de cet autre qui est le Tout-Autre, de l'image de Dieu lui-même?

Mais comment confesser la création de l'être humain à la ressemblance de Dieu tout en constatant l'évidente imperfection de la nature humaine? Deux visions sont couramment proposées, deux visions qu'il convient d'articuler plutôt que d'opposer. L'une se tourne vers le passé pour y rechercher les causes de l'imperfection qui marque non seulement l'humanité, mais le vivant lui-même: la chute d'Adam, le péché originel serait la cause du mal, de la souffrance, de la mort enfin qui touchent si profondément l'humain, le vivant, voire le monde. L'autre vision consiste au contraire à regarder résolument vers le futur pour considérer le monde comme en devenir, en progrès. Faut-il nécessairement choisir entre ces deux visions? Je ne le crois pas, sauf à courir le

20 Livre de la Genèse 1, 27.

risque du dogmatisme; je pense plutôt que croire à l'être humain créé à l'image et à la ressemblance de Dieu consiste à les prendre toutes les deux au sérieux et à les articuler l'une à l'autre. Pour la tradition biblique, hébraïque puis chrétienne, l'autre qui donne à l'être humain de naître à lui-même, c'est avant tout et fondamentalement (originellement, devrais-je dire) Dieu qui ne cesse jamais de chercher en cette créature singulière quelque chose de sa propre image, qui ne cesse pas non plus de l'y faire émerger. C'est pourquoi il convient de lire le verset de la Genèse au présent: Dieu crée aujourd'hui encore chacun des êtres humains à son image.

Le *Catéchisme de l'Eglise catholique* tient des propos très éclairants à ce sujet: «Pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé un monde aussi parfait qu'aucun mal ne puisse y exister? Selon sa puissance infinie, Dieu pourrait toujours créer quelque chose de meilleur. Cependant dans sa sagesse et sa bonté infinies, Dieu a voulu librement créer un monde 'en état de cheminement' vers sa perfection ultime. Ce devenir comporte, dans le dessein de Dieu, avec l'apparition de certains êtres, la disparition d'autres, avec le plus parfait aussi le moins parfait, avec les constructions de la nature aussi les destructions. Avec le bien physique existe donc aussi le mal physique, aussi longtemps que la création n'a pas atteint sa perfection²¹.»

C'est aussi pourquoi cette créature ne saurait baisser les bras et décider qu'il n'y aurait plus rien à faire, pas même à être. C'est enfin pourquoi Dieu ou un pouvoir doté d'attributs divins ne saurait constituer le recours ultime, la solution finale aux maux qui nous menacent. Le croire et s'y complaire serait commettre une grave erreur: la liberté est un bien trop précieux pour être asservie à une contrainte, même transcendante. À des êtres qui ont baissé les bras et déclaré qu'il n'y a plus rien à faire, aucune puissance, serait-elle divine, ne peut plus apporter quoi que ce soit, sinon pour accélérer leur disparition. Le recours à Dieu, à une divinité, à une puissance transcendante ne peut être l'ultime secours, la dernière solution; il devrait plutôt être à la source, à l'inspiration de ce que les humains auront décidé d'entreprendre.

11. DE MODERNES IDOLES

À l'image de Dieu, donc. Mais que penser dès lors des images de l'homme, créées par l'homme? L'heure n'est plus aux charmants automates de Vaucanson et de Jaquet-Droz; désormais, les ingénieurs rêvent d'androïdes «équipés» de l'EAI, l'*Embodied Artificial Intelligence*, persuadés qu'ils ne parviendraient jamais à développer de systèmes intelligents analogues à leur propre intelligence s'ils ne les dotaient d'un corps, autrement dit s'ils ne les rendaient pas capables d'interagir avec leur environnement. Ils font donc appel à de multiples nano-, neuro- et biotechnologies afin de rendre ces robots non seulement sensibles mais aussi réactifs. Des créatures à l'image de l'homme, une réalité désormais imminente?

²¹ *Catéchisme de l'Eglise Catholique*, Paris, Mame, 1992, n° 310.

Je ne crois pas inutile de rappeler ici l'antique interdiction du culte des idoles: «Tu n'auras pas d'autres dieux face à moi. Tu ne te feras pas d'idole, ni rien qui ait la forme de ce qui se trouve au ciel là-haut, sur terre ici-bas ou dans les eaux sous la terre. Tu ne te prosterner pas devant ces dieux et tu ne les serviras pas, car c'est moi le Seigneur, ton Dieu, un Dieu jaloux, poursuivant la faute des pères chez les fils sur trois et quatre générations – s'ils me haïssent²².»

Ne nous méprenons pas: la condamnation de l'idolâtrie ne repose pas sur la seule jalousie divine, mais aussi sur le souci de ne rien mettre au-dessus de l'être humain qui porte l'image, la ressemblance, le reflet divin. Il faut rappeler ici un autre texte du livre de la Genèse, presque aussi connu que le précédent, celui qui relate le (non) sacrifice d'Isaac par Abraham: c'est la terrible histoire de la mise à l'épreuve du patriarche par Dieu. «Tu offriras en holocauste Isaac, ton fils unique, ton fils aimé», lui ordonne Dieu. Et Abraham obéit: il charge même son fils du bois nécessaire à le faire passer par le feu, une fois qu'il l'aura égorgé de ses propres mains! Mais un ange arrête son bras armé du couteau. Le sacrifice d'Isaac par son père n'aura pas lieu; un mouton prendra la place de l'enfant. La leçon est claire: la vie humaine est trop précieuse pour la sacrifier, même à une divinité. Rien ne mérite d'être placé au-dessus de l'homme: c'est le premier sens, inattendu peut-être, de la condamnation de l'idolâtrie.

Le second est une leçon, une mise en garde vis-à-vis du risque de confondre le modèle et l'image, le représenté et la représentation. La tentation est connue depuis bien longtemps et a même fait l'objet d'un célèbre proverbe chinois (ou du moins présenté comme tel): «Le sage montre la Lune; le fou regarde le doigt». Autrement dit, l'objet qui sert à pratiquer un culte finit par être lui-même divinisé, au point de faire écran à la véritable divinité, à la vraie transcendance.

N'est-ce pas le risque encouru dans les projets d'intelligence artificielle et d'androïdes du futur? Imaginés et construits à l'image de l'homme, en seront-ils pour autant des humains, des alter ego des humains, avec lesquels il sera possible d'établir des relations d'humain à humain, d'égal à égal? Ou bien ne seront-ils d'excellentes copies, d'incroyables simulacres, d'éventuelles mosaïques d'humains faites de ressemblances accolées? Nous pourrions leur donner de nombreux caractères humains et même les améliorer; mais pourrions-nous leur donner la plus précieuse des qualités humaines: celle d'être reconnu comme humain? Je crains au contraire que nous soyons effrayés d'y retrouver des brides de nous-mêmes, magnifiquement reproduites, mais rien qui ne soit vraiment original, singulièrement original.

Permettez-moi de reproduire ici les propos imaginaires que j'ai mis sous la plume d'un androïde aussi perfectionné que malheureux, lorsqu'il apprend qu'il sera le dernier de sa série, de son «es-pèce», cloîtré dans un bureau comme dans une cage dorée²³:

«Aujourd'hui, j'ai compris qu'il s'agissait là d'une décision raisonnable. Ni les humains, ni moi n'étions prêts à une telle aventure. Eux rêvaient d'immortalité: ils avaient transformé l'antique quête religieuse en une soif effrénée de connaissance et, comme les gnostiques avant eux, es-

22 Livre de l'Exode 20, 3-6

23 D'après Jacques Arnould, *Cain a-t-il rencontré Neanderthal? Dieu et la science sans complexe*, Paris, Cerf, 2008, p.

timé que la connaissance les délivrerait de la matière; ils parlaient parfois, les pauvres, d'une techno-rédemption. Transformer une part de leur intelligence en modèles mathématiques pour la transférer ensuite dans des systèmes fondés sur le silicium et non plus sur le carbone, c'était là une idée géniale et ils sont parvenus à la mettre en application, au-delà des rêves les plus fous du début du troisième millénaire. Cependant, comment avaient-ils pu croire que leur humanité pourrait se réduire à quelques puces, mêmes intelligentes? Ils s'en étaient rendus compte lorsqu'ils m'avaient enfin vraiment regardé. Non plus avec les yeux de l'ingénieur et du savant, mais avec ceux d'hommes et femmes: je les attirais parce qu'ils avaient mis en moi leurs rêves, leurs espoirs les plus fous; en même temps, je les effrayais parce qu'ils découvraient que je leur survivrais, alors même que je ne possédais qu'une identité en mosaïque. Rien à travers moi ne résonnait réellement d'eux; rien en moi ne pourrait jamais résonner. En voulant me fabriquer à leur image, ils en avaient oublié la part la plus essentielle et la plus profonde, celle qui aurait établi un lien, une relation entre eux et moi. Ils l'avaient omise. Dès lors, jamais ils ne pourraient me reconnaître comme un *alter ego*. Jamais je ne serais une personne. Soyez rassuré, j'ai été bien conçu: je ne puis haïr, ni me révolter. Mais dites-moi, pourquoi m'avez-vous créé?»

12. EXTRATERRESTRES, POSTHUMAINS... ET APRÈS?

Au terme de ma pérégrination en terre humaine, il me reste un rivage à approcher, sans avoir le temps de l'aborder. Ou plutôt, deux rivages a priori fort différents l'un de l'autre: celui des extraterrestres et celui des posthumains. Les uns comme les autres appartiennent à l'avenir que nous les humains nous sommes imaginés depuis fort longtemps, grâce à nos capacités imaginatives.

Nous y avons mêlé des éléments de notre propre et bien réelle humanité à ceux qui, en dehors de nous, nous fascinent, nous attirent ou nous repoussent, nous font envie ou peur. Ainsi la *science fiction* est-elle peuplée de martiens et de vénusiens, d'androïdes et de *cyborgs* qui partagent toujours quelques traits avec nous. Toujours la mystérieuse alchimie de l'altérité. Aujourd'hui, extraterrestres et posthumains sont les sujets et les objets (quelle différence, d'ailleurs?) de multiples réflexions et travaux, qu'ils soient spéculatifs ou appliqués, scientifiques ou techniques, juridiques ou éthiques.

Je ne veux céder ici ni aux excès de l'enthousiasme ni à ceux de l'épouvante dont Dominique Lecourt dit à juste titre qu'elle ne saurait avoir valeur d'argument rationnel²⁴. Je veux simplement rappeler, comme je l'ai fait auparavant, non seulement la perméabilité, voire la fragilité des frontières que nous devons ou que nous aimons poser. Pourquoi celles des extra- et celles des post-résisteraient-elles mieux que celles dont il a été précédemment question?

J'aime à rappeler la décision d'Etienne Tempier, l'évêque de Paris qui a dû régler la querelle entre pro- et anti-aristotélicien qui troublait les maîtres de la Sorbonne, au milieu du XIIIe siècle. Le 7

²⁴ D'après Dominique Lecourt, *Humain, posthumain*, Paris, PUF, 2003, p. 9.

mars 1277, il condamna l'idée selon laquelle «la Cause première ne pourrait faire plusieurs mondes» et ce au nom de la toute-puissance créatrice de Dieu à laquelle la raison humaine ne saurait *a priori* poser des limites. S'il n'affirmait pas l'existence d'extraterrestres et encore moins les baptisait, il n'en recourait pas moins à un argument pertinent: celui des limites de la connaissance humaine, même éclairée par Dieu.

Nous pouvons, nous devons poser des frontières, à notre espèce comme à nos actes. Nous pouvons, nous devons poser des limites à nos savoirs, à nos pouvoirs, à nos espoirs, bref sacraliser. Mais nous devons aussi nous rappeler que tout sacré possède nécessairement une procédure pour être transgressé, afin que l'homme puisse y découvrir quelque chose de lui-même. Aussi séparé soit-il, le sacré porte lui aussi des traces d'humanité; pourrait-il être totalement inhumain? Les utopies d'hier en matière de modification de l'homme par lui-même, de post-humanité, peuvent devenir les évidences de demain; l'homme s'est découvert et se sait désormais passible d'opération, d'auto-opération, non plus seulement dans son être de culture mais aussi dans son être de nature.

Bien entendu, nous devons nous demander s'il en a le droit²⁵, mais pas avant d'avoir rappelé et affirmé qu'il en a la liberté, en même temps que la responsabilité, tant au niveau individuel que collectif. Où commencent-elles, où s'arrêtent-elles les unes et les autres? Questions lancinantes, à l'impossible réponse, même dans l'état d'émergence et à l'approche de transformations, voire de menaces aussi importantes que celles liées à la modification de l'homme par lui-même ou à l'avenir de notre planète. La raison humaine, admettons-le, ne sera jamais suffisante pour connaître et contrôler le tout de la réalité, pas plus à l'échelle de la Terre qu'à celle de nos existences. Et c'est peut-être pour cette raison-là que nous-mêmes, êtres humains, pourrons continuer et aurons l'audace de revendiquer et de mettre en œuvre notre part de liberté. N'est-ce pas plus vrai encore lorsque le futur qui s'annonce est qualifié de singularité? Nous ne savons pas entièrement ce que l'avenir nous réserve, nous ne savons même pas vraiment qui nous sommes et encore moins ce que nous serons et ce que nous pourrons entreprendre. Pourquoi ne pas user de cette ignorance pour imposer notre liberté et nos choix?

Pour l'heure et par définition, les extra-, les post- ou les para- de notre humanité et de notre Terre doivent encore appartenir au champ du sacré: ainsi ne menacent-ils pas l'équilibre, toujours précaire, que représente la définition du vivant, de l'être humain. Demain, peut-être, leur existence, voire leur présence s'imposeront, brisant les clôtures, les enceintes à l'intérieur desquelles nous les avons enfermés, comme le fut le Minotaure, mythique post-humain. Il sera alors temps de fouiller dans le passé de l'humanité pour trouver de quoi construire l'avenir, sans doute de franchir une nouvelle frontière, de repousser les limites de l'humanité, jusqu'alors admises. Temps de relire les *Animaux dénaturés* dont la conclusion peut s'appliquer à toutes les expériences de limite, de frontière; Vercors y écrit en effet: «L'humanité n'est pas un état à subir. C'est une dignité à conquérir.» À conquérir pour soi-même, à conquérir pour les autres.

25 Le théologien Karl Rahner écrit même: «L'homme est radicalement opérable et a droit de l'être.» («La manipulation de l'homme par l'homme», *Ecrits théologiques*, n°12, Paris, Desclée de Brouwer/Mame, 1970, p.131)